

On croirait d'après ce procès-verbal que la ville est bien et dûment rentrée en possession de ces restes de l'ancien hôpital. Il n'en est rien pourtant, car nous avons sous les yeux une lettre écrite trois ans après à la sœur Félicité par une de ses amies, et qui prouve que la question de propriété était loin d'être résolue.

« Sœur Félicité et amie, le sujet principal que je désirais vous voir était pour vous-même, le voici: vendredi dernier, M. X. m'a fait connaître qu'il aimerait avoir les livres de la fondatrice, sous condition que vous iriez les voir, et même prêter quand vous souhaiteriez, et y boire un verre de vin. Voilà ce qu'il est content de vous donner: 5 fr. chaque mois, ou 60 fr. par an, votre vie durant; je lui ai promis que je vous aurais expliqué la chose. Au bord du soir, en revenant à Roubaix, il est encore venu chez moi pour répéter son discours du matin avec sincérité; monsieur notre digne curé était à la maison par hasard, il lui a confié la chose, et lui a demandé si vous pouviez faire cela sans aucun scrupule. M. le curé lui a répondu, en réfléchissant mûrement qu'oui, puisque vous étiez la dernière religieuse; moi alors je lui ai demandé combien il voudrait bien vous donner tout d'un coup, pour terminer la chose; il m'a dit qu'il vous donnerait 300 fr. de suite, et m'a laissé l'affaire entre les mains, que je vous rends puisque cela vous regarde. M. le curé dit que c'est un beau trouvé pour vous; il m'en parlait encore dimanche, etc.

« Watrelos, ce 7 février 1838. »
La négociation n'eut pas de suite; M. Hacu, doyen, fit comprendre à la sœur Félicité que ces manuscrits ne lui appartenaient point, et voici ce que le maire de Roubaix écrivait le 14 octobre 1844 à M. Hipp. Lemaire, secrétaire de la mairie:

« Je vous renvoie, pour être tenu en dépôt sûr à la mairie la boîte contenant, etc... Je crois que ces objets appartiennent à la ville, qu'il convient de les conserver dans son intérêt, qu'un procès-verbal de l'état où sont les choses doit être tenu, qu'un rapport doit en être fait au Conseil municipal, qui en délibérera, et qu'enfin le scellé doit être mis sur la boîte qui contiendra ces objets, pour en disposer plus tard, si Roubaix doit créer une Bibliothèque. Signé: Bossut fils. »

C'est grâce à ces instructions que nous avons pu inscrire en tête de notre catalogue les manuscrits provenant de la Dame Isabeau de Roubaix. Elie Brux.

Faits divers.

UNE CONSULTATION. — En 184... me trouvant à..., délicieuse ville bâtie aux pieds des Alpes, j'appliquais les démonstrations de mon cours en me livrant à de nombreuses consultations particulières: chacun à l'envi venait m'interroger. Bon nombre de personnes de tout sexe, de tout âge et de toutes classes avaient eu recours à mon expérience; mais rien de bien saillant n'avait jusque-là frappé mon attention, et mon cours fini, j'annonçai mon départ.

Mes préparatifs terminés, le lendemain j'allais quitter la ville, quand le soir on m'apporta une lettre anonyme, mystérieuse de forme et de style; j'étais prié d'attendre jusqu'à dix heures une visite très-importante, pour une consultation; les termes étaient pressants; il s'agissait de tout l'avenir d'une jeune fille.

Habitué à de pareils mystères, j'attendis. A dix heures, mon domestique introduisit deux femmes, l'une d'un âge mûr, et l'autre jeune, si jeune et si belle qu'on ne pouvait comprendre l'expression qui voltait son visage.

De singulières pensées animaient ces deux figures, pâles toutes deux, toutes deux expri-

mant une secrète douleur, une intime anxiété. C'était la mère et la fille. Femme de quarante ans, la mère portait dans tous ses traits, dans ses yeux fatigués et doux, l'expression de cette bonté faible et aveugle qui perd tant de jeunes filles; son visage était triste, les passions avaient passé sur ses traits en y imprimant leur trace; les rides de son front annonçaient de brûlants chagrins: et cependant ses regards exprimaient une ineffable tendresse.

La jeune fille, au contraire, présentait cette abnégation dédaigneuse de toute âme vaincue et semblait sous l'empire de quelque déception complète et profonde; ses formes étaient pures, on eût dit un ange de Raphaël; peut-être qu'en regardant de près on eût vu jaillir de sa prunelle brune voilée de longues paupières le feu de passions brûlantes; ses traits fortement accentués, ses cheveux noirs et bouclés, sa taille souple et frêle faisaient de toute sa personne une énigme où l'esprit se perdait.

Après m'avoir présenté sa fille, et prié de lui communiquer exactement et sans détour mes résultats, mes observations, la mère nous laissa fut attendre dans la pièce voisine. Nous fûmes seuls: la science et la nature. Le silence, l'émotion, et je ne sais quoi que je pressentais dans ces deux femmes, me firent hésiter à poursuivre. Mais elle attendait, et son regard paraissait défier ma puissance; je me décidai; mon expérimentation commença; pas un mot ne sortait de la lèvres dédaigneuse de cette jeune fille qui semblait m'interroger; son impression sur mon esprit avait été tout en sa faveur; et, prêt à m'intéresser à cette organisation anguleuse, j'étendis la main; mes doigts se perdirent dans sa chevelure; mais à peine eus-je exploré sa tête que mon cœur se serra: le crime, sans remords, sans colère, sans angoisses, le crime sans frein, sans lutte, sans hésitation, mais froid, résolu, le crime surgissant dominant dans sa tête. Impérieuses et indépendantes, les passions embrassaient cette nature où vainement je cherchais le cœur. La science me parut en défaut, je crus me tromper, mais, examinant de nouveau, le doute ne me fut plus possible!

Étonnée de mon silence, de l'embarras où je semblais être, elle parut triompher, ma voix altérée ne pouvait plus répondre. Je préférais accuser la science, mon expérience était bouleversée; jamais contraste plus effrayant ne m'avait frappé: le visage et la tête. Ne pouvant me résoudre à parler, à sonder cette nature dans ses abîmes, je la laissai pour appeler sa mère. Se méprenant sur mon intention, craignant que je ne révélasse mon examen, elle courut à la porte, en me suppliant de lui répondre: sa parole, amère et mordante, me porta le défi de la juger; puis émue, agitée et me ramenant:

« Qui suis-je donc enfin, dit-elle, que vous n'osiez parler? »

Eh bien, lui répondis-je, en la laissant asséoir. Ecoutez-moi, votre nature est puissante, mais des passions violentes groudent dans votre tête. Vous êtes jeune encore, vos instincts peuvent se corriger; mais ne vous mariez jamais, n'aimez jamais personnes.

Et pourquoi? me dit-elle étonnée. Parce que vous ne vous mariez que par caprice, pour tromper et satisfaire vos besoins; parce que vous n'aimez jamais par le cœur, et votre amant ou votre mari vous fatigueront...

Eh bien?... vous vous en débarrasserez. Mais... Monsieur!

Ecoutez: chez vous un besoin insatiable d'opulence et de richesse est dominant; la ruse vous facilite l'acquisition, la conscience est nulle, la vénération est déprimée, rien n'arrêtera donc vos desirs; vous n'avez ni foi, ni préjugés; les passions physiques les plus ardentes brûlent

plus un enfant. Cette petite rodomontade fit sourire mon père qui dit en me frappant sur l'épaule: Nous verrons ça. Nous nous rendîmes ensuite à nos postes respectifs pour défilier à la manière européenne et accompagner notre général jusqu'à son habitation.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis le retour de mon père et il les avait employés à s'instruire de la situation morale de la colonie, de l'état du matériel, à visiter les positions qui nous défendaient de tous côtés, et à introduire dans ces diverses parties les améliorations que lui inspiraient les nouvelles lumières qu'il avait puisées chez les peuples de l'ancien monde, lorsqu'un officier espagnol se présenta à nos avant-postes. Il était porteur de dépêches du nouveau Gouverneur nommé par le vice-roi, lequel informait les habitants d'Oleeta qu'il se disposait à entrer sur leur territoire avec des forces suffisantes pour faire respecter son autorité et les engageait à se soumettre sans délai s'ils voulaient s'épargner une ruine inévitable.

Mon père fit amener devant lui cet étranger et répondit en ces termes à son message: Le peuple auquel je commande n'est point né sujet du roi d'Espagne, je ne le suis pas moi-même. De sa propre et libre volonté, il choisit pour chef mon père qui, en qualité d'espagnol, crut devoir solliciter de son souverain un titre inutile; mais cette soumission personnelle n'entraînait pas celle de ses sujets qui ne reconnaissent d'autres lois que celles qu'ils se sont données eux-mêmes, en vertu du droit imprescriptible qu'il avaient reçu de la nature et dont la force seule aurait pu les priver. Que les Espagnols soient nos alliés; mais qu'ils n'aspirent point à devenir nos maîtres, ils pourraient nous vaincre, mais nous soumettre

dans vos veines: l'affaiction n'existe pas; la violence vous entraîne. Eh bien, si vous rencontrez un obstacle à vos desirs soit d'amour, soit de propriété, si la ruse ne réussit pas, si votre volonté de fer est impuissante, vous emploierez la destruction.

A peine ce mot: destruction, fut-il tombé de ma bouche, qu'elle poussa un cri; et, jugeant de ma franchise par la terreur empreinte à mon front, elle se couvrit les yeux de ses deux mains, des larmes coulèrent, et je vis un désespoir poignant, le regret me vint de mon analyse en contemplant cette nature si belle et vouée au mal; mais la science n'est jamais stérile, ces résultats pouvaient être prévus, et j'essayai de quelques conseils, ce fut en vain, cinq minutes se passèrent que son désespoir la brisait encore; puis se relevant audacieuse et fière, mais résignée:

« N'en dites rien à ma mère, fit-elle en me prenant la main, je suis ce que sa faiblesse m'a faite, que voulez-vous, c'est trop tard.

Mais, seule, elle peut vous sauver, lui dis-je en me dirigeant vers la porte.

Grand-Dieu! arrêtez, s'écria-t-elle. Que craignez-vous? fis-je surpris en la voyant presque à genoux.

Ah! c'est que... vous ne savez pas... c'est que je me... l'on me marie!

Vous marier!... je compris tout, ne sachant que faire, je lui conseillai d'attendre...

Attendez! s'écria-t-elle, non, non, j'ai besoin de liberté!... Demain, tout sera fini!

Mais vous l'aimez donc bien?

Il a deux cent mille francs!

Cette perversité dont le cri perce au milieu de la douleur étonne et confond, et peut-être n'y croira-t-on pas, quand on saura que cette jeune fille n'avait que dix-huit ans.

Enfin, la mère parut; mais c'était une nature faible sans énergie; lui révéler le caractère de sa fille, c'eût été la tuer; je lui promis mon analyse pour le lendemain, me réservant d'atténuer les nuances, et toutes deux regagnèrent leur voiture.

Exacte au rendez-vous, car je parlais le soir, la mère vint me trouver; après plusieurs précautions, j'essayai de lui montrer quelques-unes des dispositions de sa fille, elle ne voulut rien entendre; mes efforts furent impuissants, sa fille était un ange de perfection, et le résultat fut tel que si je n'avais pas été chez moi, elle m'eût sans doute invité à sortir.

Je partis donc, mais à quelques mois de là, repassant près des Alpes, je m'arrêtai dans la bonne ville de..., ne pensant plus à cette malheureuse famille. A peine étais-je descendu à l'hôtel de..., que le maître de la maison s'empressa de me conter la nouvelle du jour dont toute la ville s'était émue.

Voici: une jeune fille, mariée depuis quelques mois, venait de frapper son mari de plusieurs coups de couteau, pour fuir avec un riche étranger; surprise par les gens de la maison, et poursuivie, elle s'était jetée à l'eau. Revenue à elle dans la prison, elle s'était étranglée avec cette chevelure que j'avais vu sous ma main ruisseler ondoyante. — P. BÉRAUD.

(La Phrénologie.)

— Sous ce titre: A la recherche d'un logement, on lit ce qui suit dans le dernier numéro de l'Illustration:

« A force de bâtir des maisons à Paris, on a rendu Paris inhabitable. Les pauvres familles sont forcées d'aller chercher leur demeure au loin, et leur concurrence fait hausser le prix des loyers dans la banlieue au-dessus du prix qu'elles payaient autrefois pour habiter le centre de Paris, ayant leurs travaux sous la main et, dans le voisinage, le débouché de leurs produits. L'axiome de l'économie politique: Time is money (le temps c'est de l'argent) n'est plus de

mise à Paris, et vous pouvez être assuré qu'il n'y manque pas de fortes têtes qui s'en consolent en disant que ceux qui n'ont pas de temps à perdre, et qui craignent de se fatiguer et d'user leurs chaussures pour gagner l'atelier ou pour se livrer à la petite industrie qui les fait vivre, sont libres de se faire transporter en voiture.

» Quand on vous dit que le Français est le peuple le plus spirituel de l'univers!

» Aussi la rage des démolitions continue et dans tous les quartiers on n'entend parler que de projets de rues et de boulevards intérieurs à la veille de faire disparaître ce qui reste encore de loyers accessibles aux travailleurs et au petit commerce. Cela s'appelle « les embellissements » de Paris. » En effet, Paris devient très beau; mais on ne fait pas des hommes comme on fait des poissons au bois de Boulogne, à ce qu'on dit; on ne voit pas foisonner des riches en aussi grand nombre qu'on voit s'élever des demeures élégantes et inhabitées à cause des prix insensés qui repoussent le pauvre diable cherchant à se loger selon ses facultés. » PAULIN.

— On écrit de Valence:

Une famille arrivée il y a quelques mois, et composée du père qui était atteint d'une maladie lente, et de plusieurs enfants dont le plus jeune n'avait que deux ans, avait été plusieurs fois visitée et secourue par la société de Saint-Vincent de Paul, toujours à l'affût des misères à soulager. Parmi les membres de cette famille, il y avait un individu qu'on appelait Michel, qui travaillait au terrassement du chemin de fer. On remarquait que Michel, en revenant du travail, étrennait dans ses bras l'enfant de deux ans et se livrait à tous les soins du ménage. Le père était veuf, disait-on; son épouse était morte il y a deux ans.

Le père de famille vint à mourir, il fallut faire la déclaration du décès: Michel est invité à se rendre à la mairie, à déclarer depuis quelle époque sa mère était morte et quels étaient ses nom et prénoms. Michel hésite alors, et dit qu'il ne peut faire cette déclaration. On le presse, et alors il ajoute: « Je ne puis faire un faux; c'est moi qui suis l'épouse du défunt et la mère des enfants que vous voyez. » Tous ces pauvres enfants s'écrient: « Oui, c'est bien notre mère! »

On apprend alors que cette pauvre famille, réduite à la misère par la maladie du père, est venue à Valence; la mère s'est fait couper les cheveux et a quitté les habits de son sexe; elle a pris la pioche, la pelle et la brouette, et a travaillé depuis plusieurs mois sous le nom de Michel, pour nourrir toute sa famille; on dit même que ce n'était pas un des ouvriers les moins laborieux.

Comme on le pense bien, l'étonnement a été grand lorsqu'on a découvert la pieuse supercherie du prétendu jeune homme, et l'étonnement a bientôt fait place à une vive admiration, qui s'est traduit par les preuves les plus sympathiques d'intérêt, et particulièrement par d'abondants secours de toute espèce qui sont venus apporter un peu de bien-être à cette intéressante famille, depuis si longtemps réduite aux seules ressources que pouvait lui procurer le travail de la mère.

Cette mère sublime semble trouver tout simple l'acte de dévouement qu'elle accomplissait, et lorsqu'on lui a porté des vêtements de femme en la priant de les substituer à son costume d'homme, elle ne témoignait qu'une crainte, c'est qu'il ne lui fut plus possible de travailler comme elle l'avait fait jusqu' alors, et de subvenir aux besoins de ses enfants. On s'est occupé du reste de lui trouver une occupation plus en harmonie avec les habitudes de son sexe.

Chacun prit les armes pour aller le recevoir et lui offrir dès son arrivée un tableau de nos forces et des ressources qu'il pouvait y trouver pour défendre ses droits, et mon petit bataillon ne fut pas le dernier à lui donner cette marque de dévouement.

Nous étions depuis une heure rangés sur deux lignes le long du chemin par lequel mon père était attendu, lorsqu'il parut accompagné d'Ordonillo et de quelques-uns des principaux Mexicains qui étaient allés le recevoir sur les limites de la province. Le reste du conseil l'attendait à notre tête. Plusieurs décharges générales de mousqueterie annoncèrent l'arrivée du Gouverneur qui fut également salué par les acclamations de tous les habitants, après quoi tous les chefs de notre milice lui furent présentés. Il les reçut successivement avec une grâce mêlée de dignité qui ajoutait un prix infini aux paroles affables qu'il adressait à chacun d'eux. Mon tour vint et je voulais, à l'exemple de mes collègues, me renfermer dans les bornes du respect dû à mon supérieur; mais en voyant ses regards se fixer sur moi avec une expression de bonheur qu'il ne cherchait pas à déguiser, j'oubliai mon rôle et l'étiquette et la discipline militaire pour me jeter dans ses bras où il me serra longtemps en mouillant mon front de quelques larmes qu'il s'empressa d'essuyer.

Mon fils, me dit-il, tu as obtenu de nos braves compatriotes une preuve de confiance qui me comble de joie, parce que l'on m'assure que tu l'as méritée; mais songe que dans peu de jours peut-être ce ne sera plus par des jeux puériles qu'il faudra soutenir l'opinion favorable qu'ils m'ont fait concevoir de toi.

— Tant mieux, répondis-je vivement, il me tarde de prouver aux Espagnols que je ne suis

jamais. Cette réponse énergique déconcerta l'envoyé, qui s'était d'abord présenté avec toute la hauteur naturelle à ses compatriotes, il essaya cependant de reprendre le ton convenable à sa mission; mais mon père fit un signe et cet officier fut reconduit aux avant-postes en passant au milieu d'une double haie de guerriers dont le maintien et la phrénonomie annonçaient clairement que les sentiments exprimés par Don Diego étaient ceux de toute la colonie.

Quelque téméraire que puisse paraître la résolution de mon père, il n'avait point agi sans réflexion, et la politique concourait à l'exécution du plan qu'il méditait depuis longtemps pour s'affranchir totalement de l'ombre de dépendance, dans laquelle son pays se trouvait. Jamais les circonstances n'avaient été plus favorables, puisqu'au moment où il venait de quitter l'Europe, une armée étrangère envahissait l'Espagne, après en avoir éloigné sous les couleurs de l'amitié une partie de ses meilleurs défenseurs. Un roi faible et dominé par un favori en exécution au peuple, venait d'être dépouillé de sa couronne par une faction à la tête de laquelle se trouvait son propre fils. Celui-ci, non moins incapable de régner, s'était laissé prendre au piège tendu à sa simplicité et tous deux se trouvaient dans les fers d'un souverain puissant et ambitieux. Un troisième roi, dont le caractère n'était pas supérieur à celui des deux autres, commençait à exercer sous un titre suprême l'autorité secondaire d'un gouverneur de province. La nation, subjuguée sans avoir été vaincue, rongéait le frein et couvait dans son cœur le projet d'une affreuse vengeance. Enfin, tandis que le roi Ferdinand brigait honteusement du fond de sa prison le titre de fils adoptif de son plus cruel ennemi, le roi Joseph, possesseur d'une autorité

mal affirmée, avait trop de peine à se maintenir en Espagne pour pouvoir porter ses regards vers ses états du Nouveau-Monde, où commençait à se manifester un esprit d'indépendance effrayant pour les partisans de la métropole.

La connaissance de ces événements avait hâté le retour de mon père, et celle de notre situation intérieure en lui donnant la mesure de ses forces porta sa confiance jusqu'à l'exaltation.

Nous ne tardâmes pas cependant à recevoir de nos éclaireurs l'avis qu'un corps de troupes assez considérable avait franchi la grande chaîne de montagnes et s'avancait vers nous avec toute la lenteur et les précautions que nécessitaient la nature du terrain et la difficulté d'une marche aussi longue à travers ces contrées incultes.

A cette nouvelle chacun court aux armes. Toute occupation cesse devant le danger commun. Le mot magique de Liberté retentit dans ces montagnes. Les vieillards agitant leurs javelines dans des mains appesanties par l'âge, répètent les chants guerriers qu'ils ont appris de leurs pères.

Mais Don Diego profitant habilement des dispositions déjà faites, après avoir réuni toutes ses troupes en forme quatre corps, dirige les trois premiers sur les points les plus importants à occuper sur la route de l'ennemi et garde le plus considérable pour couvrir nos ouvrages de défense et frapper les coups décisifs.

R. DE MÉRIGNY.

(La suite au prochain numéro.)

KARMESSSES.

(Dimanche 3 Août).

Bersée, — Wazemmes.